



par

Jacques Trémolet de Villers

Laudamus gloriosos. La série continue de la montée au Ciel des meilleurs d'entre nous. Mais pourquoi se plaindre ? La vie, pour nous, chrétiens, ne s'arrête pas à la vie. Notre univers est double, visible et invisible. Même pour celui *qui ne peut plus, fût-ce à voix basse, invoquer de ces mots fervents que sut tout homme de sa race, la charité d'un dieu vivant*, le rêve de la vie continuée des êtres auxquels nous restons liés est une réalité, parfois plus fortement sentie que l'insaisissable déroulement des jours qu'on voit.

Je n'ai rencontré Serge de Beketch qu'à de courts moments, même si ce fut à d'assez nombreuses reprises, lors de ventes de livres qui pouvaient parfois être plus qu'agitées comme ce fut le cas, dans le hall de la faculté de droit de la rue d'Assas au temps du procès de Paul Touvier. Mais j'ai beaucoup entendu – et presque autant lu qu'entendu – la radio et son *Libre journal* écrit. Tous deux, réalisés sous le signe de la France courtoise, formaient entre lecteurs, rédacteurs et auditeurs, une chaîne d'amitié. Comme cela n'arrive réellement qu'entre amis, on pouvait débattre, rompre, s'engueuler, se réconcilier, rire ou bouder, mais on restait liés. La mort ne peut pas rompre ce lien, tissé par des idées qui, par nature, ne la connaissent pas. Au contraire, si nous voyons, un peu partout, ce que la mort fait dire ou écrire, une autre conclusion s'impose : la mort, loin de détruire le lien, le met en évidence. Et si elle fait souffrir, c'est justement parce que, en rendant ce lien plus sensible et plus fort, elle le fait, aussi, plus douloureux.

« *Les morts, chantait Brassens, sont tous des braves types.* » Derrière la boutade qui n'est qu'à moitié vraie – car quel homme politique un peu sensé, appliqué à l'amour intelligent de la France, pourra dire, écrire ou penser que De Gaulle fut un brave type - il y a un sentiment, profond que nous avons tous éprouvé quand le deuil nous atteint. La mort révèle la plénitude de l'être qui semble s'éloigner, et, cette plénitude remettant à leur place les défauts qui nous agaçaient, agrandit par contraste les qualités que nous avions tendance à oublier. Tout auditeur, tout lecteur, tout compagnon de lutte de Serge de Beketch a pu, une fois, plusieurs fois, être heurté par ses propos. Son style lui-même provoquait ces chocs, lesquels, en retour, suscitaient des réactions plus vives encore. La mort n'efface pas ces à-coups, mais elle les remet à leur place, et, brutalement, fait surgir la vérité définitive de celui qu'elle emporte. Elle lui donne le dernier mot.

Le dernier mot de Serge Beketch, se décline en trinité : liberté, amitié, courage.

Il était, à ce que j'ai compris, plus qu'un peu russe, français par le sang que son père avait versé, pour la France, à Dien Bien Phu, et français par le sang reçu de sa mère. Ces alliances, qui ne

Laudamus gloriosos...

Serge de Beketch

datent pas d'hier, ont généralement donné des fruits plus que savoureux. La liberté, préférée à tout, peut-être philosophiquement, un désordre, mais dans le tempérament, c'est une grâce insigne. Donnée par la nature, le sang, l'hérédité, elle se cultive, et s'entretient par des actes. Sa profession verbale ne suffit pas. Comme la noblesse, dont elle est la petite sœur, elle veut des pratiques. Il lui faut des preuves, c'est-à-dire des risques. Serge de Beketch a, sans arrêt, risqué sa vie au jeu de la liberté. Il a été payé, en retour, de ce que, seule la liberté peut donner : l'amitié et le courage.

Le sens de l'amitié ne se décrète pas. Comme le talent, il est donné, et ce don est rare. Ceux qui, sans mérite aucun de leur part, ont reçu ce don, n'ont même pas besoin de se rencontrer, physiquement, pour se reconnaître. Il leur suffit de se lire ou de s'entendre. L'amitié a un parfum spirituel, une odeur, comme les terres que l'on aime ou les bistrotts que l'on fréquente. Elle peut être faite de tabac, d'alcool, de fleurs, d'herbe mouillée, voire même du sol de la chambre rincé à l'eau de javel. Qu'elle sente le treillis, la d.z. avant l'aube, aux derniers clairs de la lune, le feu de camp ou la Kronenbourg, la plage ou l'océan, ou qu'elle soit nourrie de simples mots, son véritable amant la reconnaît, comme Napoléon passant au large de la Corse, la reconnaissait, les yeux fermés, à son parfum particulier. Serge de Beketch, rien qu'à le lire ou à l'entendre, respirait l'amitié.

Est-il besoin de discourir de son courage ? On dit souvent que le courage est une peur maîtrisée. Ce doit être un peu vrai, mais il faut ajouter que, comme sa mère, la liberté, le courage ne vit que de pratique, et, qu'à force de pratiquer cette maîtrise de la peur, il arrive que la peur disparaisse ou, du moins, devienne presque insensible. Une telle maîtrise n'est pas sans danger.

Comme les grands artistes ont besoin du trac, les polémistes peuvent se trouver bien d'une peur à maîtriser. Il me semble que sans que cela nuise à son talent, Serge Beketch avait complètement oublié, au fil d'une existence tissée d'actes quotidiens de courage, ce que peut être la peur. D'où parfois, une démesure qui ressemblait à la témérité. Mais doit-on le regretter ?

Le courage est une denrée trop rare pour qu'on se voile la face à ses excès. D'autant qu'il y a plusieurs sortes de courage. Il peut être physique, civique, intellectuel, moral et il est rarissime de voir tous ces caractères réunis en un seul homme. Beketch a fait la preuve qu'il les avait pratiqués et réunis tous ensemble. Et ça c'est beau !

D'ailleurs, le 12 octobre, à Sainte-Odile, la cérémonie qui accompagnait son départ disait la plénitude de sa réussite. Modeste ou grandiose, petite ou grande en nombre, il est rare que la cérémonie des obsèques ne soit pas la signature authentique d'une vie. Accidentellement, cela peut se produire, et, aussitôt, le décalage se révèle. Généralement, elle est à l'image de celui pour qui elle est célébrée. En creux ou en bosse, en vérité ou en hypocrisie, elle dit qui fut celui qui est passé. La mort, elle, ne ment pas. Pour Serge de Beketch, la signature ressemblait à un couronnement. Tout le mouvement national était là et cette communion

“ Modeste ou grandiose, petite ou grande en nombre, il est rare que la cérémonie des obsèques ne soit pas la signature authentique d'une vie. Accidentellement, cela peut se produire, et, aussitôt, le décalage se révèle. Généralement, elle est à l'image de celui pour qui elle est célébrée. En creux ou en bosse, en vérité ou en hypocrisie, elle dit qui fut celui qui est passé. La mort, elle, ne ment pas. Pour Serge de Beketch, la signature ressemblait à un couronnement. ”

des clans les plus opposés prouvait que celui qui les réunissait était bien un artisan de paix. Les sourires, à la sortie, se mêlaient aux larmes et chacun éprouvait le besoin de dire son affection à son voisin. Autour du corps de l'ami qui s'en allait, le chaîne d'amitié resserrait les vivants comme s'ils ne voulaient plus se quitter.

Comment, avec ses coups de gueule et ses provocs, Serge de Beketch avait-il réussi ce rarissime chef-d'œuvre ? J'avais oublié le plus important, qui est, par nature, invisible. Si je ne craignais pas d'être incompris, je dirais qu'il était humble. Mais je crains ces grands mots qui nous entraînent à la gravité. Car, son secret, précisément, c'est, au contraire, qu'il ne se prenait pas au sérieux. Ce qui, nous sommes quelques-uns à le savoir, est bien *la seule façon sérieuse d'être vraiment sérieux.*

J.T.V.